

RAPPORT

SUR LE

PÈLERINAGE DU PREMIER GROUPE D'OUVRIERS FRANÇAIS

A ROME

15-25 OCTOBRE 1889

PRÉSENTÉ PAR

M. AMÉDÉE PROUVOST

A LA RÉUNION DES PATRONS

DU SYNDICAT DE L'INDUSTRIE ROUBAISIENNE

LE 5 NOVEMBRE 1889



ROUBAIX

IMPRIMERIE ALFRED REBOUX, RUE NEUVE, 17

1889

CETTE ÉDITION

Le texte est reproduit en entier, d'après l'édition de 1889. Il a été recomposé dans l'esprit de l'original : pages de titre et titres suivent la mise en page du livre ; les illustrations ont été découpées dans le document numérisé et restaurées. L'orthographe et la ponctuation de l'époque sont conservées ; 5 coquilles évidentes de l'imprimeur ont été corrigées.

Léon Harmel, le Bon Père du Val-des-Bois

leonharmel.com

Transcription établie d'après l'exemplaire numérisé par la Bibliothèque municipale de Lyon (numelyo). BmLyon | numelyo (SJ Y 24/6, 2), Licence Ouverte.

Document original : https://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_00GOO0100137001105559871

Version du 1er octobre 2026.

RAPPORT

SUR LE

PÈLERINAGE DU PREMIER GROUPE D'OUVRIERS FRANÇAIS A ROME

15-25 OCTOBRE 1889

R A P P O R T

SUR LE

PÈLERINAGE DU PREMIER GROUPE D'OUVRIERS FRANÇAIS A ROME

15-25 OCTOBRE 1889

Messieurs,

Votre président a pensé qu'il serait utile de résumer dans un rapport bref et concis les impressions de notre pèlerinage à Rome. J'essaierai d'accomplir cette tâche, heureux si ces modestes notes peuvent donner une juste idée de ce que fut cette solennelle manifestation dont les conséquences religieuses et sociales seront si considérables.

Quel était le but de ce grand pèlerinage déjà surnommé avant sa formation le pèlerinage des dix mille ?

Léon XIII, qui ne cesse de s'intéresser au sort des plus déshérités de ses enfants, avait dit dans un mouvement admirable de son cœur paternel : « Je désire voir les travailleurs français, qu'ils viennent, je les bénirai, ils me consoleront. »

C'était la voix du Pape, celle du chef vénérable de l'Eglise Catholique injustement dépouillé de ses Etats, qui s'adressait ainsi à des cœurs français, aux enfants de la nation que l'on appelait autrefois la fille aînée de l'Eglise.

Malgré tout ce qui a été fait en haine du Christ par la franc-maçonnerie et les sectes impies, la foi chrétienne est grande encore chez nous. Des hommes de cœur, appartenant à toute la hiérarchie du monde du travail, répondirent à cet appel ; un grand courant traversa la France, et la croisade des dix-mille était décidée, et on allait voir un peuple de travailleurs venu aux pieds de Celui qui a sur la terre le plus grand pouvoir sacré et peut le mieux servir par son intervention internationale la cause du travail dans le monde.

Suscité par Léon Harmel, par le *bon Père* de tous les ouvriers de France, ce pèlerinage a été, dès qu'il fut annoncé, le sujet d'une

grande joie au milieu de toutes ses tristesses pour sa Sainteté Léon XIII.

L'organisation de ce pèlerinage se fit par un Comité central qui siégeait à Reims sous la présidence d'honneur de Son Eminence le Cardinal Langénieux, Archevêque de Reims, et sous la présidence effective de M. Léon Harmel.

Pour le Nord, le Comité diocésain était composé de MM. Carlier, vicaire-général, président ; Lasne, archiprêtre-doyen de Saint-Maurice à Lille, vice-président ; le chanoine Delassus, Maurice Scalbert, Gand, Paul Féron-Vrau.

C'est grâce au zèle et au dévouement déployés par ces Comités et leurs Sous-Comités que le Nord a fourni 650 pèlerins. Les patrons avaient tous souscrit avec empressement à l'appel qui leur était fait, donnant aux ouvriers qui désiraient prendre part à ce pèlerinage toutes les facilités désirables. Les ouvriers participaient eux-mêmes pour une très grande part aux frais de leur voyage. Dans certains ateliers on vit se former par cotisations une masse destinée à envoyer un ou plusieurs ouvriers que le sort désignerait.

Le Saint-Père souhaite à l'avance la bienvenue à ces enfants privilégiés qui se préparaient à venir saluer sa personne auguste et qui voulaient à la fois consoler par leur amour le cœur de leur Père brisé chaque jour par de nouveaux outrages, protester de leur inébranlable fidélité envers le Saint-Siège apostolique, et pieusement soumis au successeur de Pierre, le conjurer de vouloir bien prendre en mains la défense de leurs intérêts et leur indiquer la voie qui mène à la paix sociale.

Le Lundi 14 Octobre au matin, partait le premier train de 650 ouvriers du département du Nord : c'était l'avant-garde venant de Lille, le point le plus reculé de la France. Roubaix, Tourcoing, Armentières, Merville, Saint-Omer, Bergues, Dunkerque, Douai, Arras, Amiens, Cambrai, avaient envoyé de forts contingents groupés en bon ordre et presque militairement.

On avait distribué dans les wagons des feuilles très bien rédigées par les soins de M. le Chanoine Carlier, indiquant le programme des prières et des chants recommandés.

Partout régnait la plus franche cordialité en même temps qu'un certain recueillement qui montrait que l'on n'avait pas à faire à des touristes ordinaires, mais à de vrais pèlerins.

Le train marchait à peu près à la vitesse d'un express. A Bove, quelques heures avant notre passage, un déraillement s'était produit ; à Saint-Denis une grande usine était en flammes ; enfin plus loin sur la route de Mâcon des plaines entières ravagées par l'inondation nous donnaient les plus tristes spectacles.

Ces impressions ne pouvaient être pour nous que fugitives, et nous pensions aux autres calamités non moins terribles de l'ordre moral, dont nous allions chercher le remède à Rome.

Mais nous approchions de la Savoie, le paysage devenait ravissant, l'automne avait doré les feuilles des vignes, et le soleil, encore chaud, faisait resplendir des couleurs les plus variées les montagnes si pittoresques du beau pays de saint François de Sales.

Nous passons Aix-les-Bains, le Bourget, ce beau lac bleu chanté par Lamartine, puis Chambéry où notre train s'arrête presque en face du couvent des Carmélites dont la cloche sonnait à toute volée évoquant pour nous les souvenirs de sa fondatrice Marie Liesse de Luxembourg, Duchesse de Ventadour, qu'un livre récent a fait connaître et apprécier, et enfin Modane où nous subissons la visite de la douane ; nous traversons ensuite le tunnel du Mont-Cenis. Le transbordement dans les voitures italiennes devait se faire pendant la nuit à Turin non sans quelques ennuis causés par l'insuffisance du nombre des voitures. Nous arrivions à Gênes à 6 heures 1/2 du matin : Gênes surnommée la superbe avec ses palais de marbre, son golfe qui semble un grand lac sillonné de nombreux navires et nous admirions aussi, en passant le long de la côte, la végétation luxuriante

de ses jardins de plaisance où s'étalent des plantes exotiques, palmiers et eucalyptus.

Jusqu'à la Spezzia la route est très belle, mais malheureusement gâtée pour le spectateur par les nombreux tunnels où notre train s'engouffre à chaque instant. Nous apercevons en passant Pise, son Campo Santo, sa tour penchée, sa cathédrale, puis Civitta Vecchia et enfin voici Rome, la ville sainte que nous devinons à travers les brouillards du soir.

Sur le quai de la gare, les pèlerins se massent par groupes en raison des différents logements qui leur étaient destinés, tels que Sainte-Marthe au Vatican, la Propagande, la Trinité des pèlerins, l'Hôtel de Milan, le Palais de Latran, le Couvent des sœurs de Cluny, les Franciscains, le Collège Américain, l'Hospice Ponterollo, les Passionistes, le Collège Canadien, les Stigmates, etc.

Dans chacun de ces locaux, des membres de la commission romaine recevaient les pèlerins ; à Sainte-Marthe où se trouvait le groupe le plus important, d'immenses dortoirs recevaient à la fois ouvriers, patrons et ecclésiastiques, confondus et unis par cette fraternité chrétienne qui puise dans la religion la force de ce doux lien dont on subit si volontiers le charme dans ces temps de pèlerinage.

Les Filles de la Charité font le plus gracieusement possible le service dans cet immense dédale et procèdent au classement de tous les pèlerins, ce qui est une besogne tant soit peu compliquée. M. Lugari, spécialement chargé de la direction de Sainte-Anne, déploie un zèle et un dévouement qu'on ne saurait trop louer. A minuit et demi tous goûtaient enfin un repos salutaire et bienfaisant.

Le Jeudi, à 6 heures, on sonnait le réveil, une Messe solennelle pour les pèlerins était célébrée à l'autel de la chaire de Saint-Pierre, par M. l'Archiprêtre Lasne, Doyen de Saint-Maurice à Lille. L'émotion était grande parmi cette immense foule de pèlerins qui venait s'agenouiller sur le tombeau de saint Pierre, prince des Apôtres, se

préparant ainsi, comme par la veillée des armes, à venir saluer son descendant dans la personne de Léon XIII.

Pendant la Messe on chanta d'une voix forte le *Credo* qui, répété par ces centaines de poitrines, était bien de circonstance en un pareil lieu et en un pareil moment. M. le chanoine Carlier adressa aux pèlerins une éloquente allocution dans laquelle il paraphrasa les paroles que le Saint-Père avait envoyées aux pèlerins : « Venez tous à moi, travailleurs français. » Il termina son discours en rappelant que celui qui s'attache à Pierre et à son successeur ne périra jamais. Les pèlerins visitèrent ensuite en détail la basilique où tant de splendeurs s'étaient devant les yeux éblouis et forment un merveilleux ensemble qui rappelle les plus glorieux souvenirs de l'histoire et des arts.

« Saint-Pierre est le premier temple du monde par ses proportions gigantesques, par son architecture triomphante, par ses richesses de tout genre, surtout par les reliques du grand Apôtre sur lesquelles il repose comme sur un fondement inébranlable, près du Vatican, palais du Souverain Pontife, et de Raphaël, qui abrite sous son toit béni la première Majesté d'ici-bas et les Œuvres les plus parfaites du génie humain.

» Ce sont les Papes qui ont attiré, fixé à Rome par leurs largesses et leurs tendresses augustes et Raphaël, le divin jeune homme, et Michel-Ange, le sublime vieillard ; qui, de Giotto à Ingres et Flandrin, ont protégé et inspiré tous les princes de l'art. Ce sont eux qui lui ont valu la visite des souverains et des grands hommes, des orateurs et des poètes, de Charlemagne à Lamoricière, de Pétrarque à Châteaubriand, et ce concours universel des pèlerins de toutes nations qui lui ont apporté de siècle en siècle le tribut de l'admiration, de l'amour et de la richesse du monde entier. »

Après la visite à Saint-Pierre, commença alors la première journée des visites à travers la Rome chrétienne, où pendant cinq jours, grâce à des guides expérimentés, ils purent explorer toutes les merveilles de Rome, les grandes basiliques : Saint-Paul, Saint-Jean de Latran,

Sainte-Marie Majeure, Sainte-Croix de Jérusalem, Saint-Laurent hors les murs, le Colisée et la prison Mamertine, la Scala Santa, les Catacombes où le christianisme naissant se réfugia pendant les persécutions, c'est là que les Apôtres furent enterrés et après eux les Martyrs. C'est là qu'on peut encore lire les inscriptions qui forment l'histoire des dogmes de notre religion, et qu'on voit représentés par mille symboles, le Baptême, l'Eucharistie, le Mariage et les autres Sacrements.

Le Saint-Père avait donné l'ordre que partout on montrât aux pèlerins les reliques insignes ; aussi virent-ils bien des choses cachées ordinairement aux simples touristes. Ils purent ainsi satisfaire leur piété et, comme les journées étaient bien partagées, ils parcoururent tous les principaux monuments de l'ancienne Rome, le palais des Césars, la voie Appienne, le Capitole, le palais et les musées du Vatican ; et leurs yeux éblouis contemplaient avec étonnement les merveilles de la ville éternelle.

Pendant les cinq jours du pèlerinage, la Messe était célébrée tour à tour dans une des grandes basiliques.

Après Saint-Pierre ce fut le tour de Saint-Jean de Latran et de Sainte-Marie Majeure. Les mêmes cérémonies et les mêmes chants s'y renouvelèrent.

Les Messes étaient dites chaque jour par des Prélats, le Vendredi par sa grandeur Monseigneur Sourrieu, Evêque de Châlons-sur-Marne, le Samedi par Monseigneur Potron, Evêque de Jéricho et le Dimanche par son Eminence le Cardinal Langénieux.

Mais les grandes émotions étaient réservées surtout pour les audiences du Saint-Père. La première eut lieu le dimanche 20 octobre. Les pèlerins se réunirent d'abord le matin à Saint-Pierre, au nombre d'environ 2.000. Son Eminence le cardinal Langénieux célébra le Saint-Sacrifice à l'autel de la chaire de Saint-Pierre. La maîtrise de la grande basilique se fit entendre alternant avec les pèlerins qui entonnèrent encore le *Credo*, le *Magnificat* et le superbe cantique : « Ou-

vriers, soyez chrétiens. » Ces chants furent très bien exécutés et l'on sentait que les voix vibraient à l'unisson exprimant ainsi la foi des pèlerins et leurs communes espérances. La Communion fut donnée par son Eminence elle-même ; le nombre des pèlerins qui communiaient fut si considérable que les hosties manquèrent, et le Pape à qui l'on rendit compte de cette cérémonie fut particulièrement touché de ce détail.

A 11 heures se formèrent, sur la Place Sainte-Marthe, les groupes des différentes localités, afin d'entrer en bataillon serré au Vatican par l'escalier de la Zecca ; la file des pèlerins s'étendait sur une longueur de 500 mètres, et formait une petite armée silencieuse et recueillie au grand étonnement des Italiens présents qui admiraient la discipline régnant volontairement dans tous les rangs.

Le service d'ordre était fait par les organisateurs du pèlerinage ; toute la petite armée pontificale était sur pied dans l'intérieur du Palais, pour faire une haie d'honneur aux pèlerins et recevoir ensuite solennellement le Saint-Père à son entrée dans la salle d'audience.

Cette immense salle, qui est la salle des canonisations située au-dessus du portique de Saint-Pierre, était littéralement comble ; les ouvriers occupaient les meilleures places vis-à-vis du trône et de chaque côté à droite et à gauche, derrière eux, s'étaient rangés plus d'un millier d'ecclésiastiques et de laïques de la colonie française.

Chaque groupe prend la place qui lui a été assignée ; le trône occupe le centre d'une estrade très élevée, magnifiquement ornée, autour de laquelle se rangera toute la cour pontificale et les organisateurs du pèlerinage.

A midi moins un quart on annonce l'arrivée du Souverain-Pontife entouré de douze cardinaux : ce sont les Eminences Ledochowski, Simeoni, Rampolla, Melchers, Langénieux, Vannutelli, Mergo, de Ruggiero, d'Annibale, Cristofore, Appolloni, Macchi et Mazella ; de dix évêques parmi lesquels Mgr Sourrieu, évêque de Châlons, Mgr Potron, évêque de Jéricho, et parmi les prélats Mgr Pujol, supérieur

de Saint-Louis des Français et Mgr. d'Armailhac, camérier de Sa Sainteté, et de toute sa suite civile. Aussitôt que Léon XIII est monté sur la Sedia Gestatoria au milieu des Flabelli, l'enthousiasme éclate et les voûtes de l'immense salle retentissent des multiples acclamations : Vive Léon XIII ! Vive le Pape-Roi ! L'auguste vieillard est extrêmement pâle, sa main s'abaisse sur la foule pour la bénir et sa physionomie qui reflète la bonté exprime en même temps la majesté du pouvoir suprême dont il est investi. Tous les fronts s'inclinent, et c'est un spectacle vraiment émouvant de voir avec quel respect les travailleurs français ont reçu cette première bénédiction qu'ils venaient chercher de si loin !

Le Pape prend place sur son trône, les cardinaux et les prélats s'asseoient sur deux rangs en face du trône. Puis son Eminence le cardinal Langénieux se lève, s'incline et lit son Adresse au Saint-Père dans laquelle sont si bien exprimés tous les sentiments d'amour filial des ouvriers et des patrons venus à Rome, ainsi que l'organisation et le but de leurs œuvres, les principes dont elles s'inspirent et les espérances de salut qu'elles autorisent.

Son Eminence présente le premier groupe du pèlerinage des ouvriers français apportant au Saint-Père le témoignage de leur foi et de leur amour.

Il dit « qu'ils se souviennent comme chrétiens du rôle que l'Eglise a toujours joué dans la Société, protégeant avec un soin jaloux la classe des pauvres et des déshérités, qu'elle a ennobli le travail et l'a rendu méritoire devant Dieu, qu'elle avait créé et encouragé les grandes institutions corporatives. Ils se souviennent aussi, dit-il, des paroles que Votre Sainteté leur adressait : « Nous ne cesserons de faire pour l'amélioration de votre sort tout ce que Notre charge et Notre cœur de Père pourraient nous suggérer » et il rappelle qu'il y a quelques mois à peine le Saint-Père a daigné louer le projet d'établir une législation commune aux nations industrielles de l'Europe, pour

écarter de la classe ouvrière les maux dont elle souffre et protéger la famille.

Ceux qui ont souci du sort des travailleurs vont donc unir leurs efforts dans le but : de mettre l'enfance à l'abri des fatigues prématurées et des périls de l'atelier, d'empêcher la prolongation du travail journalier au delà des heures équitables, de garantir le repos du Dimanche, espérant combattre ainsi la peste morale qui se glisse dans les veines de la Société, attaquant à la fois la moralité, la justice, la dignité humaine, la vie domestique de l'ouvrier. »

Son Eminence dépeint l'abandon dans lequel se trouve la classe ouvrière au milieu des théories infectées d'incrédulité des économistes modernes, des agissements progressifs de la spéculation usuraire, des déplorables conséquences de l'armement excessif des nations européennes toujours prêtes à se ruer les unes sur les autres ; aussi le monde des travailleurs sans les solides assises de la foi deviendrait vite impuissant et révolté, s'il n'avait recours à l'Eglise dont le pouvoir sacré a toujours pesé d'un poids suprême dans la république chrétienne.

Son Eminence fait ensuite allusion à la remarquable intervention de Léon XIII dans différentes circonstances et fait aussi le tableau des diverses influences qui régissent le monde : d'un côté l'égoïsme, de l'autre le dévouement ; et c'est à ce dernier qu'il fait appel ainsi qu'aux pouvoirs publics pour sauvegarder les intérêts des petits et des faibles.

Puis regardant plus loin et plus haut, il élève respectueusement la voix et les mains vers Sa Sainteté en qui il vénère l'autorité et la paternité de Dieu.

Il termine en disant : « Daigne donc Votre Sainteté, Elle-même si éprouvée par l'injustice des hommes, associer l'humble cause de ses enfants à la sienne si auguste, si chère à nos cœurs, et répandre l'abondance des bénédictions célestes sur les ouvriers français, leurs familles et leurs œuvres. » Cette adresse lue d'une voix claire et vi-

brante fut accueillie par toute l'assemblée avec la sympathie qu'elle méritait.

Le Souverain Pontife prononce alors le magistral discours que chacun connaît. Il rappelle la joie que lui a causé il y a deux ans la venue à Rome des ouvriers français à l'occasion de son année jubilaire. Il souhaite la bienvenue à ces travailleurs chrétiens qui ont compris que la religion seule pouvait leur donner force et consolation au milieu des fatigues et des misères d'ici-bas. « Elle seule, dit-il, en s'animant, élèvera votre travail à la hauteur de la dignité et de la liberté humaines. » Il rappelle ce qu'était la partie faible de l'humanité sous le Paganisme. C'était l'esclavage ! Mais le christianisme vint qui déclara : que tous étaient au même titre les fils du Père Céleste et rachetés au même prix. Que le travail était sur cette terre la condition naturelle de l'homme, que l'accepter avec courage était pour lui un honneur et une preuve de sagesse, que vouloir s'y soustraire, c'était à la fois montrer de la lâcheté et trahir un devoir sacré et fondamental. Il dit que le Christ lui-même voulut souffrir comme nous et que, d'après sa doctrine, le riche était créé pour être le trésorier de Dieu sur la terre. A lui les prescriptions sur le bon usage des biens temporels ; contre lui les formidables menaces du Sauveur, s'il vient à fermer son cœur devant l'infortune et la pauvreté. « Il fallait rapprocher les deux classes, établir entr'elles un lien religieux et indissoluble. Ce fut le rôle de la charité. » Le Saint-Père fait alors l'énumération des bienfaits du Christianisme pendant les siècles écoulés jusqu'à nos jours. On doit chercher à faire revivre, au moins quant à la substance, dans leurs vertus bienfaisantes et multiples et sous telle forme que peuvent le permettre les nouvelles conditions des temps, ces corporations d'arts et métiers dont il énumère tous les avantages ; « ce que nous demandons, ajoute-t-il, c'est que par un retour sincère aux principes chrétiens on rétablisse et l'on consolide entre patrons et ouvriers, entre le capital et le travail, cette harmonie et cette union qui sont l'unique sauvegarde de leurs intérêts réciproques et d'où dé-

pendent à la fois le bien-être privé, la paix et la tranquillité publique. » On ne trouvera pas le remède aux maux présents dans le renversement de ce qui constitue pour ainsi dire l'essence de la vie civile et politique. Il nous la montre dans *le fidèle accomplissement des devoirs qui incombent à toutes les classes de la Société*, dans le respect et la sauvegarde des fonctions et des attributions propres à chacune d'elles en particulier.

Il rappelle aux *classes dirigeantes* quels sont leurs devoirs : Assister les faibles, les travailleurs, mettre un frein au désir insatiable des richesses, du luxe et des plaisirs. *Aux détenteurs du pouvoir*, il dit que la justice et les armes ne suffisent pas pour enrayer le mal qui mine la Société, il faut donner à l'Eglise toute sa liberté d'action ; par ses préceptes divins elle conservera dans la famille et les individus la pureté des mœurs, les habitudes d'une vie ordonnée et chrétienne. *Aux patrons*, il prescrit de considérer l'ouvrier comme un frère, d'adoucir son sort dans la limite possible, et par des conditions équitables, de veiller sur ses intérêts tant spirituels que corporels, de l'édifier par le bon exemple d'une vie chrétienne et surtout de ne se départir jamais à son égard et à son détriment des règles de l'équité et de la justice. *Aux ouvriers*, il rappelle la fidélité aux devoirs religieux, domestiques et sociaux, la résignation au travail chrétieusement accepté, le respect de l'autorité patronale et enfin le filial attachement à l'Eglise. Parlant ensuite de lui-même, Léon XIII dit : « Notre condition s'aggrave avec les années, et la nécessité pour Nous, d'une indépendance réelle et d'une vraie liberté dans l'exercice de notre ministère apostolique, devient de jour en jour plus évidente. En bons catholiques, restez fidèles, chers Fils, à cette très noble cause, faites-la vôtre ; que chacun de vous dans sa sphère se fasse un devoir de la défendre et d'en hâter le triomphe. Retournez dans vos foyers et prouvez par votre conduite que dans les associations où les principes religieux sont en honneur, règnent en même temps l'amour fraternel, la paix, la discipline, la sobriété, l'esprit de prévoyance et

d'économie domestique. Allez, et que la grâce du Seigneur vous accompagne partout, vous assiste, vous protège, vous soutienne dans vos fatigues, vous encourage en vous faisant goûter, dès à présent, les ineffables joies qui découlent de la vertu et que donne l'espérance d'une vie meilleure dans la Patrie des croyants. »

Léon XIII, par son enseignement et les doctrines qu'il met en lumière, encourage puissamment les hommes de cœur qui, depuis quelques années, veulent l'amélioration morale et matérielle de l'ouvrier.

C'est l'Eglise qui, de tout temps, a été la mère du pauvre, a travaillé à guérir ses plaies et à adoucir son sort.

Ceux qui ne veulent faire que de la philanthropie pure, en se soustrayant à cette influence bienfaisante, bâtissent sur le sable, et leurs édifices s'écrouleront d'eux-mêmes.

Après la lecture de son discours, Léon XIII lève les mains et bénit l'Assemblée prosternée et émue, puis il reçoit un à un les délégués des trente principales villes qui ont envoyé les pèlerins, les bénit particulièrement pendant qu'ils baisent la mule Pontificale, et lorsqu'il est replacé sur la Sedia, les acclamations les plus enthousiastes retentissent.

Le lendemain, dans cette même salle, le Saint-Père célébrait la Sainte-Messe devant les mêmes pèlerins et un journal de Paris narre ainsi en termes émus les impressions ressenties à cette cérémonie.

« C'est un spectacle inoubliable que d'avoir vu l'auguste vieillard traverser les rangs des travailleurs français, dont les mâles visages inclinés sous la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, reflètent si bien les sentiments d'amour et de dévouement qui remplissent leurs cœurs.

« On sent dans la salle toute entière courir une impression violente et douce à la fois, qui fait jaillir les larmes des yeux de tous les assistants.

« Après une courte prière le Pape commence la Messe. Il gravit les marches de l'autel, et au fur et à mesure qu'il s'en approche il semble que son corps, affaibli par les soucis et les amertumes, reprend une vigueur nouvelle à cette source de la vie et du sacrifice.

« Quand il se tourne vers le peuple, les bras étendus, on lit dans son regard une sollicitude et un amour si paternels que tous nos pèlerins en sont profondément émus.

« L'autel très élevé permet à chacun de contempler Léon XIII et de suivre tous les détails de la Messe. La maîtrise de la chapelle Sixtine fait entendre les chants merveilleux dont l'Italie a pour ainsi dire le monopole. Sa Sainteté avait prié le cardinal Langénieux de désigner seize personnes choisies parmi les organisateurs du pèlerinage pour leur donner lui-même la Communion. La Messe finie, le Saint-Père, à genoux sur son prie-Dieu, récite les prières prescrites. Et, nous devons l'avouer, sa voix parvient à nous, gémissante et plaintive, comme une suprême protestation contre toutes les iniquités dont on l'abreuve, contre toutes les spoliations dont il est la victime. Il n'est pas un seul des assistants qui n'ait senti son cœur se serrer et qui n'ait compris dans cette supplication toutes les angoisses et toutes les douleurs de la Papauté. »

Les repas du soir qui suivaient des journées si bien remplies furent de vraies fêtes, les prélats les plus illustres, Mgr. Angeli, Mgr. Jacobini l'évêque de Jéricho, les autorités diocésaines, Mgr. Bannard, le chanoine Carlier et son Eminence le cardinal Langénieux lui-même vinrent visiter les ouvriers et les servir. Aussi furent-ils chaudement acclamés et à leurs discours répondirent les *Vivat* les plus chaleureux. Le jour des adieux les discours de M. Harmel, de M. Bayart, furent aussi l'occasion des acclamations générales.

Enfin le 22 Octobre nous reprenions le chemin de la France, conservant les plus vives impressions de ce pèlerinage dont je viens de vous retracer les souvenirs.

Nous sommes revenus de Rome fortifiés dans nos principes et nos croyances ; elles seules peuvent former une base solide à nos Œuvres sociales. Le terrain sur lequel nous allons marcher maintenant sera plus connu et plus fertile, nous en extirpons chaque jour la mauvaise herbe, il nous reste à continuer à y semer le bon grain et nous pouvons être assurés que Dieu qui l'a béni y fera mûrir la moisson.

